

CAPDROT, LIEU DE MÉMOIRE

Jacques Magimel-Pelonnier

Capdrot est avec Biron et Monpazier un des trois pôles du Grand Site National «<Art et Mémoire du Moyen Age» - Pourquoi ?

L'implantation humaine à Capdrot est très ancienne : on trouve dans la haute vallée du Dropt des vestiges préhistoriques nombreux mais cette région a été gardée, comme la vallée de la Couze, en réserve archéologique afin de conserver un patrimoine intact pour les chercheurs du futur ; cependant des travaux de terrassements ont permis de trouver de nombreux silex taillés du Moustérien, preuve de l'occupation du sol à cette période. Par ailleurs, la "Venus de Monpazier", découverte dans les environs par M. Elisée Cérou montre la qualité des artistes préhistoriques en ces lieux.

Après la grande glaciation de Würm qui s'étale de 75 000 A.C. à 10 000 A.C., on vit un réchauffement de la planète qui eut un retentissement considérable dans notre région. Alors qu'à la période glaciaire les hommes migraient du nord au sud avec le gibier suivant les saisons, le réchauffement permit aux animaux, en particulier aux herbivores, de trouver sur place, de façon permanente la nourriture nécessaire : dès lors l'homme, qui était chasseur-cueilleur migrant, devint sédentaire .

Succédant aux campements de tentes et d'habitat mobile, on vit apparaître vers 10 000 ans A.C. des groupements d'habitations fixes formant de vrais villages. Alors l'homme commença à cultiver des plantes et à domestiquer des animaux. Le premier animal apprivoisé, vers 10 000 ans AC fut le chien, tellement utile pour la chasse et la défense contre les animaux dangereux tels que le lynx, le loup ou l'ours. Ensuite seulement, on put apprivoiser des chèvres et des moutons vers 8000 ans AC, la vache vers 7 000 AC, le cochon vers 6 000 AC puis le cheval vers 5 000 A.C.

Il semble que la domestication des animaux, l'élevage, le défrichage et la mise en culture de zones bien délimitées aient été à l'origine du concept de propriété individuelle (ou collective d'un groupe). Sans doute, en corollaire de cette notion d'appartenance, on vit se développer des luttes entre tribus, ancêtres de nos guerres modernes ...

Cette période où l'homme maîtrise bien la taille et le polissage de la pierre est aussi celle qui voit apparaître les poteries, indispensables à la cuisine, certainement gastronomique pour l'époque. Sans doute y avait il des cèpes comme aujourd'hui, mais combien de morts a-t-il fallu pour différencier les champignons vénéneux des bons ? Par quels tâtonnements est-on arrivé à différencier les plantes toxiques des plantes potagères ? L'instinct des animaux leur permet d'éviter les plantes mortelles, peut-être en a-t-il été ainsi pour les premiers hommes, alors qu'aujourd'hui cet instinct a disparu.

La mémoire collective, transmise de génération en génération, permet de suppléer à la mise en veilleuse des instincts primordiaux.

Plus près de nous les Gaulois ont marqué leur présence par une grande quantité de monuments mégalithiques (Roc de Peyrecourt, entr'autres) et par des noms géographiques (Drot, Gay, Rath, etc.).

L'exploitation du fer, traité suivant les procédés importés par les Celtes d'Europe centrale a commencé cinq siècles av. J.C., mentionnée ensuite par César et Strabon. (Le grès ferrugineux très riche en fer et pauvre en phosphore a été exploité à Capdrot jusqu'au XVIIIème siècle par les familles de Besson et de Laulanié).

La civilisation et la religion des Celtes interdisant l'écriture, beaucoup de points historiques restent assez flous. On sait par exemple, par déduction, qu'il existait à Capdrot une source sacrée, lieu d'enseignement des druides près de l'actuelle église ou à son emplacement. (On peut lire avec profit le livre de Bernadette Darchen *Fontaines sacrées en Périgord*, PLB éditeur 1988.).

Les fouilles récemment pratiquées en 1994 avec l'appui du Ministère de la Culture autour de l'église ont permis de découvrir un socle monumental de statue, des pièces romaines dont une à l'effigie de l'empereur Probus et une petite tête sculptée avec talent dans du jais, datée du III ème siècle. Une villa romaine devait se trouver près du temple païen ayant précédé l'église. Les fouilles permettant de la mettre à jour seraient actuellement trop onéreuses pour une petite commune, aussi a-t- on décidé de laisser les lieux intacts pour les générations futures.

Il paraît difficile de penser que la christianisation de Capdrot soit l'oeuvre de Saint-Front, premier évêque du Périgord, comme le dit P.Pommarède dans son remarquable ouvrage "*La Saga de Saint Front*".

Lors de l'évangélisation du sud Périgord, facilitée semble-t-il par le côté trinitaire de la religion druidique, Saint Martial a préféré christianiser des idoles ou des sources, plutôt que s'opposer de front aux pouvoirs locaux : Le temple de Belen (ou d'Isis) est devenu le centre de la paroisse. On a construit une église englobant le puits *sacré* devenu *puits béni*.

Bien que tous les deux soient dédiés à un culte divin, Il y a une différence fondamentale entre le temple et l'église : le temple était bâti pour ne recevoir que les prêtres et était de dimension modeste alors que l'église ("ecclésia" veut dire assemblée) devait contenir la foule des fidèles avec une partie sacrée et une partie profane.

L'église primitive fut construite sur les fondations du temple du troisième siècle comme l'ont montré les récentes fouilles archéologiques. Une "fenêtre archéologique" dans l'église, laisse voir au visiteur le mur du temple gallo-romain du troisième siècle.

Cette première église bâtie vers le septième siècle devait être en bois et en torchis. Elle fut pillée et brûlée par les "Normands" en 849 d'après Monmont. (Ces "Normands" étaient des Danois : ceux-ci venaient en France pour piller alors que les Norvégiens et Suédois venaient conquérir de bonnes terres). Dom Claude Estiennot écrivait " A Danis destructum et saeculo nono resarcitum".

L'église fut reconstruite en pierres bien appareillées en voûte romane. C'est le chœur de cette église primitive couvert d'une voûte d'arêtes qui est devenu aujourd'hui la crypte. Dans celle-ci, des peintures murales où figurent des croix pattées ont été en partie conservées.

La croisée de voûte symboliquement permet de passer en élévation du carré à signification terrestre au cercle à figuration céleste . Avant l'an mille, l'archiprêtre de Capdrot régentaient une soixantaine de paroisses. Les transactions immobilières passées au neuvième siècle avec l'abbaye bénédictine de Charroux (près de Poitiers) donnent une idée de l'étendue de son rayonnement entre Dropt et Dordogne.

Au cours des fouilles archéologiques, de nombreuses sépultures furent inventoriées dans l'abside sud, étalées dans le temps du douzième au dix-huitième siècle ; il n'y avait *pas trace de sépulture dans la crypte*, sans doute trop sacrée pour abriter des restes humains.

Au début du XIIème siècle, l'église de Capdrot abritait une «Vierge Noire», d'où le nom de " Notre Dame la Noire" que porte l'église. On a beaucoup écrit depuis des siècles sur l'origine et la signification des Vierges Noires.

Ce qui ressort de ces travaux, c'est que ces vierges noires sont presque toutes apparues entre le Xème et le XIIIème siècle, en des lieux bien précis : Clermont, Chartres, Le Puy, Rocamadour, Montserrat, Saint- Michel etc., qu'il y a toujours eu en ces lieux, avant la christianisation, un culte de l'eau, que la hauteur de l'église est en rapport avec la profondeur de la nappe d'eau souterraine, que les statues sont toutes du même type (vierge dite en majesté, assise sur une cathèdre, sorte de chaise campagnarde, tenant sur son genou gauche un enfant Jésus qui a plutôt l'air d'un adulte en réduction; les mains de la

vierge sont très grandes, les visages et les mains sont peints en noir. La vierge et l'enfant regardent fixement devant eux. Les visages sont différents suivant la région mais sont caractérisés par les yeux en amande de type égyptien. La majorité de ces statues a une hauteur de 70 centimètres environ, la base carrée mesurant 30 centimètres de côté environ, mais toujours le rapport 7/3 est respecté. André Malraux a écrit " le sacré des vierges noires est celui de la crypte de pierre, non celui de la basilique d'or" (*Le musée imaginaire; le monde chrétien T3. Gallimard ; Paris 1954 p. 36*).

Vierge initiatique ? Certainement !

Symbolisme d'une triple initiation druidique, orientale et chrétienne ?
Certainement !

Il suffit de se rappeler dans la Bible le passage du Cantique des Cantiques - «*Je suis noire et pourtant je suis belle*» - pour donner une explication chrétienne comme le fit Saint-Bernard.

Cela explique-t-il tout ?

Il y avait, en Périgord, trois Vierges Noires : A Périgueux, à Tocane et à Capdrot. L'existence des Vierges Noires de Capelou et de Tursac est incertaine.

Pourquoi là et pas ailleurs ?

Les courants souterrains ne semblent pas étrangers à ces implantations, mais comment, au moyen âge, avec une simple baguette de noisetier, pouvait-on connaître la nature du sous-sol comme nos géophysiciens actuels ?

Ces vierges noires ont toutes une histoire semblable : Ramenées de Terre Sainte, elles ont été cachées puis redécouvertes, enterrées près d'une source jadis utilisée par les druides près de laquelle se trouve une chapelle chrétienne. Quelquefois la chapelle a été construite secondairement en l'honneur de la statue, sur le lieu même de sa découverte.

La tradition dit que ce sont Guillaume de Gontaud-Biron et Jean de Constantin qui ont ramené la Vierge Noire de Capdrot en 1125, en revenant de croisade. Par la suite, elle fut transportée à l'église Notre- Dame-sous-Biron mais elle en disparut la nuit suivante.

Abandonnée quelques jours, elle aurait été redécouverte par un cerf venu boire à la fontaine Saint-Front de Capdrot...On la remit dans l'église de Capdrot où elle avait décidé de rester.

Conte de fée ? Peut-être, mais les gens qui imploraient la Vierge Noire et qui lui demandaient quelque chose de chrétiennement permis avaient souvent été entendus et en portaient témoignage. Les mêmes vertus de ce sanctuaire persistent encore de nos jours, mais il n'en est pas fait état.

Petit à petit, Notre Dame la Noire devint un lieu de pèlerinage où se rassemblaient des milliers de pèlerins. De nombreux pèlerins allant ou revenant de St Jacques de Compostelle faisaient halte à Capdrot : Autour de l'église on a

retrouvé des coffres de pierre du XIII^{ème} siècle contenant des squelettes de pèlerins reconnaissables aux coquilles autrefois cousues à leurs épaules ou à leur ceinture. Venus de Belgique, d'Allemagne, ils avaient fini leur vie ici. Les plus méritants (ou les plus fortunés ?) se faisaient enterrer le long des murs de l'église pour se faire asperger d'une eau doublement bénite car elle venait du ciel et venait du toit de l'église. Certains de ces coffres de pierre contenaient un *pegau*, vase funéraire en terre cuite dans lequel on plaçait de la braise et un peu d'encens que l'on arrosait d'eau bénite avant de fermer la sépulture, la vapeur symbolisant sans doute l'ascension de l'âme vers des cieux meilleurs.

L'affluence des pèlerins amena la construction au XII^{ème} siècle d'une église plus vaste, à trois absides, englobant l'église du X^{ème} siècle qui était devenue trop petite. L'habitation des chanoines, le réfectoire, la salle capitulaire, la bibliothèque se situait au Nord de l'église, comme le décrit l'abbé Monmont en 1885, à l'époque où le soubassement de ces édifices était encore visible dans le champ voisin. Le bâtiment conventuel communiquait avec l'église par une porte ogivale ouverte dans l'abside nord. Le clocher était une tour ronde ou octogonale, si on en juge d'après le sceau du chapitre du quatorzième siècle sur lequel figure la statue de Notre-Dame-la-Noire (*Bosredon, sigillographie du Périgord 1880*). Le chœur et les absidioles étaient voûtés en cul de four mais le transept et les absides étaient couverts par un toit à charpente traditionnelle, en bois, couvert de tuiles romanes.

Au XII^{ème} siècle, il dut y avoir une période de danger extrême qui pourrait expliquer la présence d'un mur de fortification large de 1m 80, bâti en silex, semble-t-il à la hâte, entourant l'église, bien visible à quelques mètres de l'église, au Nord.. Peut-être est-ce à l'époque des "guerres Cathares", au moment où Jean d' Assise, l'évêque de Périgueux vint en 1165 déloger les hérétiques du château de Gavaudun ?

Le treizième siècle fut un âge d'or pour le chapitre de Capdrot : les chanoines faisaient respecter les prescriptions du 3^{ème} concile de Latran convoqué par Alexandre III en 1117 «*tout chrétien doit être exempt de servitude*» : Il n'y avait plus de serf dans tout l'archiprêtré malgré quelques réticences chez certains féodaux : La menace de l'excommunication obligeait les nobles à considérer que les citoyens étaient libres et égaux en droits (sentence arbitrale de l'archiprêtré de Capdrot Raymond Mercadier dans un différend opposant le baron de Biron aux consuls de Villeréal en 1269).

La fondation des bastides ne plaisait pas à tout le monde et il fallut beaucoup de persuasion pour permettre la fondation de Monpazier en janvier 1284 par Jean de Grailly, sénéchal d'Aquitaine : après tractations entre l'archiprêtré de Capdrot et le baron de Biron, une parcelle de la paroisse fut

détachée pour fonder «une ville où les citoyens, libres et égaux en droits, fraternellement unis, éliront des consuls chargés de la gestion et la défense de la ville» ... cinq siècles avant la révolution de 1789 ! On croit rêver en lisant cette lettre de Jean de Grailly à Edouard Ier, duc et roi d'Angleterre. Peu de gens remarquent la croix pattée significative gravée sur une pierre du mur nord de l'église de Monpazier, au niveau du parking actuel. A noter que Capdrot s'appelait Capdracum à cette époque (Arch de la Gironde, X, n° 52).

A cette même époque se multiplièrent des zones de défrichement : de petits propriétaires (alleutiers, *hommes de personne*), ont défriché à la main quelques arpents autour de leur foyer pour permettre la subsistance de leur famille : au bout de deux ou trois générations de travail continu, chaque hameau était entouré d'environ 20 hectares de terres labourables permettant la vie de quatre ou cinq familles. La plupart des habitations, à part le soubassement de pierre, étaient à structure de bois et probablement couvertes de chaume. A cette époque, la pièce unique où se trouvait le foyer servait de cuisine et de chambre pour toute la famille.

La découverte de la charrue à soc et versoir permit de mieux travailler qu'avec les anciennes araires qui ne retournaient pas la terre. L'utilisation du collier pour les chevaux à la place du harnais de col permit un travail plus facile. Ceci, joint aux conditions climatiques optimales, amena une expansion démographique importante: Capdrot avait 3500 âmes en 1300.

Entre les hameaux, c'était la forêt :

Forêt dangereuse car il fallait lutter contre sa naturelle expansion et elle recelait des dangers certains (ours, loups, sangliers, lynx etc. et Jusqu'au XVIII ème siècle, on retrouve dans les registres paroissiaux des sépultures d'enfants "dévorés par les loups")

Forêt utile, procurant le bois de construction et de chauffage. Forêt providentielle, fournissant du gibier et surtout des châtaignes qui ont permis de ne jamais avoir de grande famine même en cas de récoltes céréalières catastrophiques.

Joinville raconte que Biron rejoignit Saint Louis, lors de son départ en croisade, avec 2000 délicieux jambons de sanglier de la forêt de Capdrot (un petit «en cas», comme on dit en Périgord !).

Cette forêt fournissait le charbon de bois nécessaire à la fabrication du fer suivant la méthode héritée des celtes : le minerai local était assez riche et non phosphoreux, l'argile pour construire les fours était abondante, le calcaire et la castine n'étaient pas loin et le charbon facile à faire.

Cette disposition médiévale de la forêt, parsemée de clairières de défrichement habitées, a persisté de nos jours. C'est un anachronisme d'une grande rareté ayant fait retenir Capdrot comme Grand Site National.

Après la disparition des Templiers dont la philosophie a inspiré la politique locale pendant tout le XIII^{ème} siècle, après les tripotages monétaires sans scrupules de Philippe IV le Bel, après la mort de Bertrand de Goth (Clément V), il y eut une période calme où le pape Jean XXII éleva le siège de l'archiprêtré de Capdrot ("Capdrotum") en Collégiale par la bulle «Inter coetera», datée du 10 des calendes de juin (23 mai 1318). Dans le même temps, il trouva que le diocèse de Périgueux était trop vaste et créa l'évêché de Sarlat dans la partie sud-est de ce diocèse (Bulle «Salvator Noster» du 13 août 1318). Les chanoines de Capdrot concouraient à l'élection de l'évêque de Sarlat et avaient autorité sur 68 paroisses.

Capdrot avait une réputation d'Ecole de haut niveau et possédait une précieuse bibliothèque. Un des ses élèves, né à Salles de parents agriculteurs en 1305, Pierre Thomas, y apprit à lire et écrire, il étudia le latin, la grammaire, la logique à Capdrot. Il partit poursuivre ses études à Agen où le supérieur des Carmes le rencontra et le fit entrer au Carmel de Lectoure, puis de Condom. Il enseigna ensuite à Agen, Albi, Paris, puis fut nommé professeur de Théologie en Avignon.

Pierre Roger, limousin d'origine, fut élu pape le 17 mai 1342 à Avignon et prit le nom de Clément VI. Le cardinal de Talleyrand-Périgord, présent au couronnement du pape, apprit ce jour-là que Pierre Thomas était périgourdin, voulut faire sa connaissance, apprécia ses qualités et lui accorda son appui.

En 1352, à la mort de Clément VI, un nouveau pape fut élu le 18 décembre 1352. C'était Etienne Aubert, originaire du Limousin, ancien professeur de droit à Toulouse, ancien évêque de Noyon, de Clermont puis d'Ostie. Il prit le nom d'Innocent VI. Ce pape connaissait bien Pierre Thomas et l'envoya comme nonce apostolique à Gènes, puis à Milan avant de le nommer évêque de Lipari en Sicile. (Il reçut l'ordination épiscopale des mains du cardinal de Boulogne).

Pierre Thomas, sur mission du pape Innocent VI, présida au couronnement à Ostie, le jour de Pâques, 5 avril 1355, de l'empereur Charles V. Nommé en 1365 archevêque de Candie, en Crète, puis patriarche de Constantinople, Saint Pierre Thomas, l'ancien élève de Capdrot, ayant participé à la dernière croisade, mourut à Chypre le 6 janvier 1366. (La vie de Saint Pierre Thomas est résumée dans *Le chroniqueur de Périgord et du Limousin* de 1853 mais il faut y relever une erreur car l'auteur dit que Saint Pierre Thomas fit ses études à *Monpazier* alors qu'en 1310 l'église de Monpazier n'était pas construite).

Deux années de disette en 1333 et 1334, le début de la guerre de cent ans affaiblirent la population. La peste noire de 1349 tua les deux tiers de la population: l'archiprêtré Guillaume de Cazenac fut obligé de créer un nouveau cimetière sur la paroisse, au "Gay" sur un terrain des Gontaut, qui est actuellement marqué par une grande croix de pierre, "la croix des pestiférés" près de la route Monpazier - Villefranche.

Il ne faut pas oublier que Capdrot était dans le duché d'Aquitaine, sous la houlette des rois d'Angleterre. Ainsi, après la bataille de Poitiers en 1356 où Jean-le-Bon fut fait prisonnier et emmené à Londres, les gens de Capdrot, contrairement aux « Français » n'eurent pas à payer la rançon de quatre millions d'écus d'or demandée pour libérer le roi de France. Pour marquer sa libération en 1360, Jean-le-Bon créa une nouvelle monnaie, le « franc à cheval ».

Le grand gel de 1363 qui détruisit noyers et châtaigniers, le ravage de la collégiale par les routiers en 1368 affaiblirent encore Capdrot.

Les revenus de la collégiale étant devenus très faibles, le Pape décida, le 26 septembre 1372, que les décimes seraient réduits de moitié « à cause de tous les malheurs qui frappaient le duché d'Aquitaine ».

Alors que, petit à petit, les choses semblaient s'arranger au début du XV^{ème} siècle, une nouvelle épidémie de peste fit de nombreuses victimes.

Le tremblement de terre du 1^{er} mars 1490 détruisit partiellement l'habitation des chanoines et endommagea la collégiale (on voit d'ailleurs encore le décalage des pierres de fondation du mur gouttereau sud de l'église). Les chanoines demandent à l'Evêque le transfert du chapitre à Monpazier dont l'église est en cours de construction. Sur l'autorisation pontificale, la translation a lieu en 1492 par devant Pierre de Gaing. Les stalles en bois des chanoines furent transférées dans la nouvelle église et furent réajustées aux bonnes dimensions, sans pour cela supprimer les sculptures dont certaines sont cocasses... On dota l'église de Monpazier d'un cœur « moderne », (gotique), alors qu'initialement le chevet devait être plat. Les chanoines s'installèrent dans la « Maison du Chapitre », mais quelques uns demeurèrent à Capdrot où restaient la bibliothèque et la verge noire.

Cette église « Saint Dominique » était initialement en 1284 sous le vocable de « Notre Dame » et les habitants de Capdrot, dont les consuls avaient considéré l'intrusion des Dominicains dans la bastide contraire à la charte de fondation, n'apprécièrent pas cette usurpation mais répondirent pacifiquement par le mépris : pendant quatre siècles pas un enfant de Capdrot ne fut dénommé Dominique... Par contre les Franciscains « recollets » furent accueillis favorablement. Les paysans ont le sens des nuances...

Le seizième siècle fut assez propice au point de vue agricole. On fit venir des « colons » auvergnats et bretons pour travailler les terres. Le bourg et les fermes se repeuplaient. La vigne était prospère, le fer se vendait bien et l'artisanat se développait.

Le XVI^{ème} siècle se poursuivit dans un climat de violences et de guerres. Après une régence fort coûteuse, François 1^{er}, connu à Paris comme le vainqueur de Marignan en 1515 (les Français importèrent la syphilis d'Italie) est plus connu chez nous comme le vaincu de Pavie : il nous fallut payer une forte rançon pour le faire libérer et, en remerciement, il a augmenté les impôts à un niveau insensé...Malgré tout, la vie reprit.

Les guerres de religion allaient réduire ce progrès à néant. En octobre 1574, menés par deux calvinistes, La Clauzade et Lauzerte, les huguenots attaquent l'église, y enferment une partie de la population et trois chanoines et font brûler tout le monde dans l'église, après avoir pillé les 38 calices d'or qui s'y trouvaient. Le village lui même fut brûlé et l'incendie dura trois jours.

Il faut ajouter que les catholiques "papistes" faisaient, eux aussi, de nombreuses exactions.

Le chanoine Jean Tarde a écrit dans ses "*Chroniques*" qu'avant de mourir, les chanoines auraient eu le temps de cacher la statue de la Vierge Noire dans l'enceinte de l'église. Il dit aussi que les sieurs de la Clauzade et de Lauzerte prirent les matériaux de l'église pour agrandir leurs châteaux.

Comme il écrivait cela 20 ans après les faits et qu'il était chanoine de Monpazier (il était aussi aumônier d'Henri IV), on peut penser que c'est vrai. En regardant de près les deux châteaux de la Clauzade et de Lauzerte, on trouve d'ailleurs des pierres sculptées en réemploi. Par ailleurs, les fouilles réalisées à la demande du Service Régional d'Archéologie par Mlle Dominique Bonnissent en 1998 à l'intérieur de l'église ont montré une strate noire de carbonisation mélangée à des débris de tuiles, consécutive à l'embrasement et l'effondrement du toit. Dans les décombres, on trouva de magnifiques pierres sculptées suggérant la beauté de cet édifice avant sa destruction

Quelques années après : " le 4 octobre 1580, environ minuit, les religionnaires de Monpazier, conduits par les sieurs de Veyrières et de Pechgaudou prennent la maison de Péchegut en la paroisse de Capdrot ; le maître de la maison y est tué avec son frère, chanoine de Caors et quelques paysans. Après l'avoir pillée et mise hors de défense, il l'abandonnèrent" (*Les Chroniques de Jean Tarde*). François de Veyrière, seigneur de Saint-Germain et Campagnac en Quercy était le beau-frère d'Anet de Commarque, seigneur de Pechgaudou (B.N. Fonds Périgord CLXXII,359 ; Courcelles *Histoire des Pairs V Commarque 34-35*)

L'église de Capdrot fut, une fois de plus, reconstruite, plus modeste, en gardant l'abside et les absidioles un peu fragilisées mais consolidées par un mur en carène tel qu'il existe encore. C'est Johannes Cambon, archiprêtre aux faibles moyens, qui entreprit, avec l'aide des paysans de Capdrot, la reconstruction de la nef en 1588 sur les ruines de la collégiale. La petite chapelle du X^{ème} siècle fut réutilisée comme cypte. Au sommet de l'arc en plein cintre de l'absidiole sud, "Chapelle des Constantin", on voit une litre représentant deux griffons encadrant un écusson

Actuellement illisible (sans doute gratté eu 1793 suivant les ordres de Lakanal)...

En 1593, une révolte paysanne commença dans la vicomté de Turenne et se propagea à la moyenne Dordogne. Elle n'eut pas de traduction violente à Capdrot mais Henri IV ne paraissait pas ici comme le "Bon Roi Henri" . Le 23 avril 1594, sous la conduite de Lassaigne, notaire à Ladouze, des manifestants se groupèrent. Monsieur de Pourquery, juge de Monpazier habitant *Rivel* à Capdrot porta à Paris, avec quelques pâtés de foie d'oie, une supplique au roi qui venait d'être couronné en Février : il consentit seulement, sur l'insistance de Sully, apparenté aux Gontaut de Saint-Geniès, une infime réduction des impôts impayés.

En juin 1594 le maréchal de Matignon partit de Bordeaux avec 4000 hommes pour rétablir l'ordre en Périgord : les soldats pillèrent, violèrent, torturèrent, cela ne fit pas rentrer d'argent dans les caisses du " bon" roi mais laissa le pays dévasté

Le 31 Juillet 1602, Henri IV, après une parodie de procès, fit décapiter son plus fidèle serviteur, le duc de Gontaut de Biron et fit saisir ses biens. A cette période, des peintres travaillaient à la décoration du château de Biron. N'ayant plus personne pour les commander, les nourrir et les payer, ils se trouvèrent sans travail. La tradition orale disait que les chanoines de Biron (il y avait un chapitre de 3 chanoines depuis 1515) les envoyèrent à leurs collègues de Capdrot dont l'église venait d'être reconstruite et les murs crépis à la chaux.

Lors des travaux effectués dans l'église en 1998, un archéologue toulousain gratta avec précaution les couches de badigeons successifs recouvrant depuis 1809 le mur ouest de l'abside sud et découvrit des traces de peintures, confirmant la tradition populaire de la décoration de l'église.

Un minutieux travail effectué par M. Philippe Poupet a mis en évidence une fresque représentant le baptême du Christ dans le Jourdain. La facture est assez rustique, Jean Baptiste a l'air d'un paysan périgourdin du XVI ème siècle, le Christ est très humble, la Colombe n'est pas d'un dessin parfait, mais l'ensemble dénote une foi chrétienne solide, une opposition à la Réforme (les huguenots ne voulaient pas de statues ni de tableaux dans les lieux de culte) et il est émouvant de penser à la condition des artistes dans cette période troublée. Une peinture de la voûte du chœur se voit encore partiellement, côté sud, mais sa détérioration est si grande qu'il serait inutile de la mettre en évidence; elle restera protégée par le badigeon.

Le meurtre du duc de Biron fut reproché à Henri IV par la population de Capdrot : pendant deux siècles, pas un acte de baptême ne mentionne Henri comme prénom des nouveaux-nés de la paroisse !

Les paysans, qui avaient l'habitude du "bas de laine", furent mécontents de la dévaluation faite en septembre 1602 par le "bon" roi Henri IV (ce fut la dernière sous l'ancien régime). Dans les veillées, on se mit à chanter "La Complainte de Biron", chanson triste reprochant au roi sa félonie et sa trahison.

Les nobles complotèrent contre le roi : lors de la "Conspiration de Bouillon" en 1605, Henri IV vint à Limoges installer une "Chambre des Grands Jours", présidée par Jacques de Mesme : on arrête Jean Chassaing de Sarlat, Louis Régnault, Mathelin et Jean de La Sudrie, Paul de Commarque dit Pechgaudou, qui sont condamnés et décapités sur la place de Limoges. Marc de Cugnac et Raimond Saunhac de Belcastel, tous deux de Capdrot, sont en fuite, mais seront graciés avec le duc de Bouillon en 1606. Lors de la mort d'Henri IV, poignardé rue de la Ferronnerie le 14 mai 1610 par Jean François Rafailac, la nouvelle fut annoncée le dimanche suivant à Capdrot. Le prêtre aurait dit "Que Dieu leur pardonne"...

En plus des malheurs de la guerre, une épidémie de peste fut ramenée d'Italie; connue sous le nom de "mal de Bologne", cette épidémie fit beaucoup de victimes en 1632.

La Guerre faite aux Espagnols et aux Impériaux par Louis XIII nous a porté grand tort : au moment des guerres de religion, un nombre important de protestants avaient émigré aux Pays-Bas et, ayant gardé des relations avec les branches catholiques de leurs familles, ils servaient d'intermédiaires pour le commerce des vins. La guerre mit fin à cette pratique.

Les troupes se déplaçaient du nord au sud, au gré des batailles et traversaient souvent le Périgord, se nourrissant aux dépens des habitants : en 1636 la Ville de Périgueux fit don de confitures et de vivres au baron de Biron pour le remercier d'avoir traversé Périgueux avec sa troupe sans s'y être arrêté.

Par ailleurs, cette guerre coûtait cher (les dépenses de l'Etat se montent en 1635 à 208 millions de livres contre seulement 50 millions 5 ans avant). Louis XIII augmenta la pression fiscale à un point intolérable : à Périgueux, on disperse les archives fiscales et on jette un agent du trésor dans un puits en 1635.

Une armée paysanne s'était constituée à Vergt, forte de 5000 hommes, menée par La Mothe de La Forêt : elle guerroya un peu à Périgueux puis vint piller Bergerac, va à Sainte-Foy, puis reflue vers le sud, et remonte la vallée du Dropt.

A Monpazier, le pasteur protestant Eymer critique fort ces

"croquants" et rappelle les écrits de Luther en 1525 au moment où on avait égorgé 20 000 paysans à Saverne sur ordre du duc de Lorraine " Déchainez-vous, cher seigneurs, sauvez nous , exterminatez, égorgez, que quiconque le peut agisse....L'autorité a été instituée par Dieu et Dieu seul peut la détruire...Mon sentiment est net : mieux vaut la mort de tous les paysans que celle des princes".

Le clergé catholique, choqué par cette violence aida les manifestants à rédiger une supplique au roi : "Sire, dès le jour que le combat a cessé, que le bétail, le vin et la châtaigne n'ont plus eu de transport aux pays étrangers, cette province n'a pu changer pour la continuation de ses paiements, les pierres en vin, les fougères en argent, ni nos canaux à fournir à mille droits nouveaux inconnus de nos pères. Votre Majesté, avec un soin royal a fait des règlements sur le logis des gens de guerre; et vos peuples et vos pauvres sujets, Sire, n'ont reçu que de nouvelles surcharges et les soldats, comme si les paysans étaient l'objet de leur fureur, se sont portés à tout ce que la cruauté a de plus imaginable : le feu dans leurs hameaux, le rapt de leurs filles, le violement de leurs femmes à la vue des pauvres maris garotés et mis à la torture, sont des moindres " (J.Escande, *Histoire du Périgord*,p.400)

Les taxes étaient, pour beaucoup d'artisans, supérieures à leur chiffre d'affaire ; c'était en ce début de 1637 le cas d'un tisserand de Capdrot, Buffarot. Il habitait une petite maison à Crabedieu, au dessous du roc de Peyrecourt ; dans son atelier, avec sa femme et ses enfants, il fabriquait du drap de qualité sur le *bradour* mais les quelques sols gagnés ne suffisaient pas à payer les taxes. Les habitants de Monpazier le connaissaient pour la qualité de son travail, mais aussi pour sa voix forte et son franc-parler.

Un regroupement de paysans s'agitait du côté de Villeréal et Buffarot y alla, sans autre arme que sa grande gueule. Aux environs de Montpeyran, il fut capturé, sans combat, par Pierre Molinier de Lacan suivant les ordres du duc d'Epemon qui voulait faire un exemple : Le 6 août 1637, il fut sommairement jugé par Pegomas, commissaire du roi, son appel ne fut pas transmis et il fut condamné à être roué vif. L'échafaud avait été dressé à Monpazier sur la place des cornières, "on lui rompit tous les membres, les uns après les autres, la tête la dernière, sans être bandé". Suivant les ordres du duc d'Epemon, "on porta ses membres en divers endroits, son corps sur un cerisier à Bemadet et la tête à Belvès". (archives de Maître Savy).

Les courageux consuls de Monpazier se passèrent les mains sous la couade, les paysans rentrèrent chez eux, le calme était rétabli. Le livre d'André Roulland "*Buffarost Christ ou Croquant*", édité par PLB, Le Bugue,1988, rend assez bien l'atmosphère du moment.

Le 14 mai 1643, Louis XIII mourut " d'un grand flux hépatique ". La régence et le règne de Louis XIV furent marqués par de nombreuses périodes de disette céréalière et de famine. Le ramassage des châtaignes et une certaine tolérance de la chasse permit aux habitants de Capdrot de subsister mieux qu'en ville.

Une succession de mauvaises récoltes dues à des circonstances climatiques défavorables pendant plusieurs années (neige abondante et durable, gels tardifs au printemps, étés pluvieux amena une série d'années de disette. Vers la fin du XVIIème siècle, la couche de neige atteignait parfois 5 à 6 pieds (près de 2 mètres!) et les toitures plates couvertes de tuiles romanes s'effondraient sous le poids de la neige : on fit alors des toits très pentus comme en Auvergne, couverts de tuiles plates qui étaient fabriquées à La Tuilière et au Rouzet, dans notre paroisse.

Le gibier a souffert du froid et des nichées de lapins et lièvres sont mortes de froid, les laies n'avaient plus que 2 marcassins, les oiseaux eux-même se raréfiaient.

Les années 1692 et 1693 virent plus que la disette, une vraie famine sévit, surtout dans les villes. Le Périgord perdit plus de 60 000 personnes mortes de faim et de misère.

Certains auteurs sérieux (Escande, Dessales, Maubourguet) ont attribué cette effroyable mortalité à une épidémie de peste. Jean Noël Biraben, spécialiste mondial de la peste, affirme qu'il n'y a pas eu d'épidémie de peste à cette époque.

En face de cette divergence, il faut essayer de trouver des preuves dans les registres paroissiaux des baptêmes, mariages et sépultures, ainsi que dans les papiers de famille. Biraben l'a fait pour Belvès et m'avait presque convaincu du bien-fondé de son opinion. Cependant, un doute subsistait dans mon esprit car, dans ma propre famille à Capdrot, il y avait eu, ces années là, une mortalité anormalement élevée chez les Magimel, les Mousson-Lestang, les Constantin et Gontaud-Saint-Geniès. Il y eut en effet une épidémie de variole qui tua beaucoup de jeunes enfants.

En parcourant, à la mairie, le registre paroissial de Monpazier, tenu au début de l'année 1693 par l'archiprêtre et théologal François Magimel, on note beaucoup de décès, puis ce brave homme meurt lui-même, (sans doute de vieillesse car, au fil des années son écriture devient progressivement moins sûre). Eymeric Francès, un de ses confrères lui succède dans cette tâche d'écriture et note que "depuis le 27 mai 1693 et jusqu'au dernier décembre de la même année, j'ai enterré plus de cent personnes qui ne sont pas icy inscrites pour ne savoir ni leur nom, ni leur habitation, ni d'où elles estoient, étant icelles décédées ou dans l'hôpital de la ville, ou sous les aubans, ou sous la halle de la présente ville, estant icelles mortes de faim à cause de la misère publique".

Je dois reconnaître que mon ami Jean Noël Biraben a raison : en 1692 et 1693 c'est la famine qui a tué. Au même instant, on construisait Versailles...

Le XVIIIème siècle commença donc sous le signe de la pénurie. En 1709, un terrible hiver, rigoureux et prolongé fit souffrir notre population : La neige s'installa début décembre, il y eut plus d'un mètre de neige pendant trois mois, le vin gelait dans les caves et faisait éclater les barriques. Il fallait casser la glace dans les puits pour puiser de l'eau et le seau était gelé en arrivant à la maison. L'étable était assez chaude, mais les vaches avaient soif et on leur portait de la neige. "Elles ont du sorbet, comme

àVersailles" écrivait mes aïeux qui semblent avoir gardé l'humour ancestral dans cette rude période.

En Février, le froid devint encore plus intense et, la nuit surtout, on entendait comme des coups de canon chaque fois qu'un chêne ou un châtaignier centenaire éclatait de froid. Cette année là, tous les noyers sont morts, il nous en reste encore quelques belles armoires...

Cette vraie période glaciaire ne dura que quelques années. Elle est encore une énigme pour les climatologues, mais elle modifia sérieusement la vie à Capdrot, et pendant un siècle, on ne vit plus de toits plats mais des toits "sarladais" ou des toits "à la Mansart".

Le climat étant redevenu "normal", la vie agricole et artisanale se développa activement au second tiers du XVIIIème siècle à part en 1766-1767 où il n'y eut pas de dégel du 21 décembre au 2 février, avec plus d'1,50 m de neige interdisant tout déplacement. La viticulture revint très prospère.

Cependant, le traité de libre-échange, inspiré par Dupont-de-Nemours, voulu par Turgot en 1774, ruina la fabrication du fer puisqu'on pouvait désormais importer du fer anglais moins cher que le nôtre...Le bénéfice sur la vente du fer baissant, les maîtres de forge essayèrent de se rattraper sur la quantité. On avait besoin de plus en plus de charbon et il s'en suivit une déforestation massive .Sans châtaignier, point de châtaignes, donc risque de famine...

Heureusement Mademoiselle Bertin, la sœur de l'intendant Bertin, avait importé en Périgord quelques pommes de terre qui se développèrent vite. D'autre part, le "Blé d'Espagne" (maïs) n'était pas soumis à la dîme et se propagea rapidement, ce qui évita le pire .

Malheureusement en 1775, "La Grande Epizootie" de fièvre aphteuse nous arriva d'Espagne, sans doute transportée par des tanneurs utilisant des peaux contaminées. Les bovins furent durement frappés. Turgot prit des mesures sévères et ordonna, sur les conseils de Vicq d'Azir, que tous les troupeaux atteints soient abattus et enterrés. La "purification" des étables sera assurée aux frais du roi, le bétail sera indemnisé au tiers de sa valeur. Monsieur de Meyrignac, le subdélégué de Sarlat interdit toute foire aux bêtes à cornes dans toute la subdélégation. Toutes ces informations étaient lues le dimanche après la messe par les curés qui se plaignent de n'avoir pas assez de renseignements sur ces informations (Arch. Dep. Gironde C 481, doc 33). L' intendant Esmangard ne ménage pourtant pas sa peine et multiplie déplacements et contrôles .

Plus de bœufs, pas de labours, donc pas de blé.

On accusa les mesures de libéralisation des échanges, prises par Turgot d'être à l'origine de la hausse des prix ; en réalité, la pénurie de blé était réelle et "l'affaire des farines", si elle eut une origine économique, fut surtout une conséquence de l'épizootie. Certains paysans, dont les vaches de travail furent détruites, avaient des chevaux et purent quand même labourer et semer, ce fut le cas de mes ancêtres qui avaient "deux juments, dont une aveugle". Ils purent nourrir normalement leur nombreuse famille.

L'organisation sociale sous l'ancien régime, et en particulier à Capdrot au dix-huitième siècle était celle de toute la généralité de Sarlat dans le comté du Périgord.

Le clergé était représenté dans la paroisse par un vicaire qui percevait une partie de la dîme, en général le vingtième des récoltes céréalières (méteil, blé, orge, avoine) et le vingtième de la récolte de vin. En contre - partie, il devait assurer le service religieux par tous temps (les "derniers sacrements" des mourants, même par les nuits d'hiver, les baptêmes, les mariages, les enterrements, les messes quotidiennes), il assurait l'instruction publique, organisait les soins aux malades, subvenait aux besoins des nécessiteux et mendiants, assurait la tenue des registres paroissiaux, ancêtres de l'état civil, transmettait les informations religieuses mais aussi civiles le dimanche. Il jouait aussi le rôle de confident, de conseiller et de médiateur.

La noblesse était composée de vieilles familles établies là depuis des siècles, en général peu fortunées. Les fils aînés servaient souvent dans l'armée et restaient donc souvent loin du pays, les cadets étaient aussi souvent dans l'armée ou rentraient dans les ordres religieux. Quelques-uns restaient sur le domaine et cultivaient leurs terres, soit eux-mêmes, soit avec des "brassiers". Quelques fermes étaient en métayages et dans ces "boriages" des familles souvent nombreuses vivaient aussi simplement que leurs maîtres.

Les filles se mariaient souvent avec des nobles huppés et quittaient la paroisse, quelques filles rentraient dans les ordres si la famille pouvait payer leur entrée et leur dot pour le couvent, mais les dernières filles, dans ces familles nombreuses, peu fortunées, où il y avait souvent huit ou dix enfants vivants, n'avaient pas de dot : elles restaient vieilles filles aux côtés de leurs parents vieillissants ou se mariaient avec des agriculteurs du voisinage.

Au fil des ans, ces alliances établirent un climat de confiance et de coopération entre les propriétaires roturiers mais travailleurs, intelligents, sobres, et économes. Ainsi en fut-il pour les familles de Gontaut de Saint- Geniès (à Lauzerte et à Danty), de Constantin de Péchegut, Constantin de Roussille, Constantin de Castelmerle, de Saunhac de Belcastel (de La Clausade), de Cugnac (à Vincent), de Vassal (à Terre Basse et à La Flameyrague) par exemple.

Certaines familles étaient nobles malgré une occupation professionnelle

qui permettait de déroger au principe général qui voulait que les nobles n'exercent pas de profession ou de métier. Il en était ainsi des métiers de la métallurgie (La famille de Laulanié et de Béchon) , des métiers du verre et de la terre cuite (à Rivel et au Rouzet).

Certaines familles dont la particule d'allure nobiliaire était souvent liée à des fonctions juridiques (juge, procureur, notaire etc.) comme les sieurs de Mousson de Lestang (des Moussous), les sieurs de Frégeville (de Barsalio), les Magimel, sieurs du Pélonnier (à Pechfermiguier, aujourd'hui Puyfermier), avaient contracté des alliances avec des filles nobles, sans fortune mais dont l'instruction, le sens de la famille et de la gestion familiale dépassaient la moyenne.

De cette union naissaient des familles nombreuses et où, sans doute du fait de l'instruction et du bon sens des femmes, il y avait peu de mortalité infantile en dehors des grandes épidémies. Dans certains testaments ou documents de partage, on retrouve huit à dix héritiers vivants. Après cinq générations, les centaines de descendants étaient tous cousins... Ils formèrent ici les représentants du Tiers-Etat

La convocation des Etats Généraux en mars 1789 fut annoncée en chaire. Il devait y avoir une réunion par "ordre" (clergé, noblesse, tiers-état) et chaque ordre dans chaque paroisse devait rédiger un cahier de doléances qui serait transmis à l'échelon de la généralité pour y être condensé en un seul cahier par ordre.

La période révolutionnaire à Capdrot ne changea que très peu la vie des gens, (bien que certains aient pu acheter pour quelques assignats des prés et terres appartenant à l'Eglise) si ce n'est qu'il n'y avait plus personne officiellement pour s'occuper des pauvres et des orphelins, il n'y avait plus personne pour tenir l'état civil, il n'y avait plus d'école, plus personne ne s'occupait des chemins, la poste ne fonctionnait plus... Il fallut attendre deux ans pour avoir un début d'organisation .En 1792 Grimai, curé, fut nommé officier public. Le pauvre homme, bien qu'assermenté, a beaucoup de mal à utiliser ce calendrier révolutionnaire qui enthousiasme quelques Parisiens, mais qui n'est pas pratique. Et puis, " un jour de repos sur dix au lieu d'un sur sept, ce n'est pas le progrès, et, en plus, ils nous suppriment les fêtes religieuses où tous pouvaient se retrouver, boire, chanter, danser au village".

La mort de Louis XVI le 21 janvier 1793, puis, celle de Marie-Antoinette le 16 octobre 1793 ne réjouissent pas spécialement les gens de Capdrot assez indifférents aux affaires parisiennes.

Par contre l'exécution le 31 décembre 1793 d' Armand Louis Gontaud-Biron, ci-devant duc de Lauzun, député à la Convention, homme de progrès, fut mal ressentie à Capdrot : il avait été condamné pour ne pas avoir obéi aux ordre parisiens de tuer (en les égorgeant, pour économiser

les munitions) tous les Vendéens, femmes et enfants compris, ce qui heurtait les gens car on leur avait appris que les soldats devaient tuer les soldats, pas les civils.

Mais, ces mêmes conventionnels sans pitié qui, en un instant, décidaient la mort de 500 000 civils français, se penchaient l'instant suivant sur la misère : un décret de la Convention du 28 juin 1793 est relatif à " l'organisation de secours à accorder annuellement aux enfants, aux vieillards et aux indigents".

Le paragraphe 2 stipule que les enfants abandonnés doivent être appelés orphelins, qu'il y aura une maison pour que la femme enceinte puisse s'y retirer pour ses couches et allaiter son enfant. Si la mère garde l'enfant, il lui est attribué un secours annuel, sinon l'enfant sera placé chez une nourrice aux frais de la Nation.

Le paragraphe 3 donne une retraite progressive aux anciens travailleurs : 60 livres à 60 ans, 80 livres à 65 ans, 120 livres après 70 ans. Ce décret précise qu'il y aura une "Agence de secours" dans chaque canton formée d'un citoyen et d'une citoyenne de chaque commune (parité...) et qu' un officier de Santé sera affecté à chaque Agence : dans notre canton, ce fut Thomas Vialenc "maître chirurgien juré de la ville de Monpazier" qui assura ces fonctions. Il lui est attribué pour ce service un traitement de 500 livres.(jamais payé) Cette Agence n'aura jamais les fonds nécessaires aux besoins : on vit des nourrices nourrir au sein quatre enfants simultanément sans toucher un sol malgré leurs réclamations...

Il serait fastidieux d'étudier tous les textes démagogiques et à la limite de la schizophrénie qui furent votés à cette époque. Un texte cependant a eu une incidence locale, le décret du 16 floréal an II (7 mai 1794) instituant le culte de l'Être Suprême : "Article I : Le Peuple français reconnaît l'existence de F Être Suprême et l'immortalité de l'âme".

Le 23 floréal an III (12 mai 1794), un arrêté du Comité de Salut Public de la Dordogne demanda qu'on inscrivit cet article I sur les églises (Arch Dep. Dordogne, série L 333). A Monpazier, on le grava sur le tympan de l'église débarrassé de ses sculptures. A Capdrot, le portail monumental fut aussi marqué de cette phrase mais il fut plus tard détruit par la foudre. La convention décida le 22 floréal de créer des écoles publiques et gratuites car il n'y avait plus d'organismes pour l'enseignement depuis 1790. Les moyens financiers ne suivirent pas.

A Capdrot, sans action violente sous la terreur, il n'y eut pas non plus de réaction violente après Thermidor. La "levée en masse" et la Loi Jourdan sur la conscription avaient amoindri les forces vives de l'agriculture. Par la suite, beaucoup de nos jeunes parcoururent les routes sur les pas de Mataly, né le 17 février 1770 à Capdrot à La Borie de Maran devint major au 15^{ème} Régiment d'infanterie légère, puis Colonel du 138^{ème}, puis général

de brigade. Officier de la Légion d'Honneur depuis 1805, il fut anobli par Napoléon et devint Mataly de Maran.

En juillet 1789, c'était Pierre Leymarie, un franciscain d'origine limousine, qui était vicaire régent de Capdrot, il fut remplacé en août par Annet Vissac, originaire du Cantal qui retourna chez lui en 1790. Un ancien vicaire de Capdrot en poste à Lavalade ,l'abbé Damai, avait été emprisonné à Périgueux, puis fut libéré à la demande des habitants de Capdrot qui ne voulaient pas qu'il soit déporté : ils proposèrent de la garder sous surveillance aux frais de la commune. Ce brave homme finit tranquillement ses jours à Capdrot.

Le curé de Saint-Marcoiy, Jean Albenque eut moins de chance car il fut condamné à la déportation et mourut à Rochefort sur le ponton "Les deux associés" le 20 août 1784. Il fut enterré à l'île Madame.

La constitution civile du clergé amena quelques prêtres "réfractaires" à émigrer vers l'Espagne, d'autres prononcèrent le serment de fidélité, mais pas celui de haine qui leur paraissait contraire à la charité chrétienne; d'autres, enfin restèrent dans la clandestinité, cachés par une partie de la population et continuèrent leur ministère de ferme en ferme.

Le Concordat de 1802 amena une certaine paix religieuse et le "Conseil de Fabrique", mis en place par Napoléon , avait en charge l'entretien et les réparations de l'église. Le conseil se réunissait le dimanche après Pâques et faisait les comptes de l'année. Les documents comptables étaient enfermés dans une armoire spéciale, dite "armoire de fabrique", qui était fermée par une serrure à trois clés : une pour le Président de la fabrique, l'autre pour le curé et la troisième pour le maire. Si une clé manquait, on ne pouvait pas ouvrir l'armoire. (Ce système durera jusqu'à la séparation de l'Eglise et de l'Etat en 1905). C'est le père Pierre Pommarède qui découvrit notre armoire de fabrique réutilisée par quelque curé pour faire un "tronc" sous la statue de Saint-Antoine.

Le concordat eut chez nous une particularité : les évêchés de Périgueux et de Sarlat étaient supprimés et le département de la Dordogne était rattaché au diocèse d'Angoulême . Cette anomalie dura jusqu'en 1821 où la Dordogne eut à nouveau son diocèse sous la houlette de Monseigneur de Lostanges.

Après l'effondrement de l'Empire et après les Cent Jours, les soldats démobilisés revinrent à Capdrot après avoir parcouru l'Europe. Ils étaient contents de rentrer chez eux mais, ayant vieilli, le travail de la terre leur paraissait pénible. L'épopée napoléonienne avait fait d'eux, les Grognards, de véritables héros auréolés de gloire. Les éclopés eurent une petite pension mais tous regrettaient le temps où ils avaient une solde

complète.

Plusieurs habitants de Capdrot, dont le maire, Antoine Mousson - Lestang, le grand-père de mon grand-père, participèrent en 1826 à la création de la Loge du "Sanctuaire de la vérité", émanation de la Loge "Les enfants de l' Union" de Fumel. C'était, dit Guy Penaud, la seule loge en activité du département, officialisée le 20 juin 1826.

Entre 1830 et 1840, il y eut une période de grands froids prolongés et beaucoup de noyers périrent : on fit des meubles, des lits et des armoires de style Louis XVIII jusque en 1860.

La révolution de 1848, l'instauration du second empire n'eurent pas d'effet notable sur la vie quotidienne de Capdrot.

La loi Guizot permit le développement de notre école à laquelle des crédits de fonctionnement étaient affectés, aussi bien pour les garçons que pour les filles. La qualification des enseignants s'améliora rapidement.

Vers 1864 la foudre endommagea le clocher de Capdrot que l'on reconstruisit en 1877 suivant le goût de l'époque, sans suivre les directives de l'architecte... On ne peut pas dire que ce clocher soit bien adapté au reste de l'église mais il est le témoin que la bonne volonté ne suffit pas pour faire un chef d'oeuvre... Mon grand père Antoine me racontait que sa grand-mère, Elisabeth, en 1876 disait "ce clocher va à notre église comme des bretelles à un âne".

La guerre de 1870 fit parmi les jeunes de Capdrot quelques victimes. Les soldats avaient, dans l'armée de la Loire, de telles conditions sanitaires qu'il fallait de la chance pour survivre, même sans blessure. Leur conduite héroïque fut reconnue et saluée ensuite par l'érection d'un monument cantonal le 28 octobre 1900 à Monpazier, commune centre, mais qui n'avait pas eu de mort au combat dans la guerre de 1870-1871.

En 1875, le Phylloxéra s' abattit sur la commune : la vigne fut détruite et ce fut un drame économique et humain car notre vin se vendait bien et la viticulture employait une main d'œuvre importante. Plusieurs centaines de personnes perdirent leur emploi, beaucoup s'expatrièrent pour trouver un emploi à la Compagnie de chemin de fer de Paris-Orléans ou dans les mines avec lesquelles nous avions des relations par le commerce des poteaux de mine. Capdrot qui avait 2000 habitants en 1870 vit sa population diminuer à 1500 en 1890.

De 1895 à 1899, l'abbé Taillefer a refait, en grande partie de ses mains, le transept nord de l'église. A cette occasion, des fouilles avaient été faites sous la direction de M. Cocula, architecte . Malheureusement, tous les documents retraçant ce travail ont été détruits, sauf les pièces comptables archivées.

A cette époque, les relations entre le maire Ginestet et le curé Taillefer étaient franchement mauvaises. Il subsiste aux Archives départementales les pièces d'un procès entre les deux hommes (perdu par le maire)...

Indépendamment de ses travaux de restauration de l'église, l'abbé Taillefer bâtit une maison confortable, surmontée d'un belvédère. A sa mort, cette maison revint à l'Association Diocésaine qui la vendit à la commune: ce bâtiment abrite actuellement la mairie et l'école maternelle.

L'école actuelle, incluant le logement des instituteurs fut bâtie suivant le plan type des "écoles Jules Ferry", ce n'était pas un modèle d'art local mais sa fonctionnalité était remarquable en regard de celle de l'ancienne école, petite, mal éclairée, chauffée par une cheminée au tirage fantaisiste.

Comme partout, la mobilisation du 3 août 1914 entraîna un départ massif de tous les hommes actifs. Les femmes restées seules pour s'occuper de la ferme, des enfants et des vieux ont eu durant quatre ans la vie difficile, mais ont réussi à maintenir le pays en vie, elles ont labouré, semé, moissonné, fait les foins. A cette époque, on labourait derrière les vaches ou les bœufs, on fauchait et moissonnait à la faux. Et, malgré tout, elles assuraient leur travail de ménagères, sans électricité, sans eau courante, sans automobile...Que d'heures passées à ce dur labeur !

Durant la guerre de 1914-1918, la commune de Capdrot vit sa jeunesse décimée sur les champs de bataille et, parmi ceux qui sont revenus, beaucoup avaient des séquelles de blessures et des troubles pulmonaires liés aux gaz de combat. Une plaque commémorative rendit hommage à nos morts dans l'église et en 1926 on éleva un monument aux morts. L'inauguration donna lieu à un repas où le nombre des plats rend compte de l'estime qui était portée aux disparus...

Entre 1920 et 1945 la culture du tabac se généralisa dans la commune et chaque ferme avait son séchoir, ce qui amena une relative rentabilité de l'agriculture. Dans le même temps, les contrôleurs des tabacs prenaient une importance certaine puisque leur avis sur la qualité de la récolte influait sur le paiement de la récolte.

En 1930 l'électrification rurale était bien entamée et la place de l'église bénéficia d'un "éclairage public avec une lampe de 60 bougies". A lire le compte-rendu du conseil municipal, on imagine la grande révélation que fut cette illumination digne de Versailles ; pour marquer cet événement, on planta un if : l'arbre de la lumière est toujours vivant mais on l'a entouré d'un mur pour éviter que les chevaux ne mangent les baies rouges de l'if, très toxiques pour eux.

L'arrivée des réfugiés alsaciens en 1939 amena un grand élan de fraternité avec cette population alsacienne, malheureuse, venue de Rhin au, qui dut s'adapter à la vie rurale (et ce n'était pas facile, ni pour

eux, ni pour nous). C'était assez curieux d'entendre des sermons en alsacien à Capdrot. Le travail scolaire était plus simple car les enfants alsaciens étaient bilingues, ce qui n'était pas le cas de leurs grands-parents.

Après la débâcle de 1940, puis l'occupation de la zone libre en 1942, La guerre de 39 - 45 nous fit connaître la barbarie du National - Socialisme, les arrestations, les tortures, les déportations.

Deux dates furent particulièrement cruelles :

Le 23 novembre 1943 où, dans le restaurant près de l'église (actuelle Hostellerie Saint-Hubert), furent arrêtés les maquisards réunis autour de Roger Bamalier ; les Allemands allèrent ensuite démolir au canon et brûler le château de Péchegut où ils avaient arrêtés des résistants, mais épargnèrent la chapelle dont le portail est orné des trois lettres "D.D.D."

Le 21 mai 1944 où plusieurs d'habitants de Capdrot, dont Vaudois et Penchelimoroux, ont été arrêtés en même temps qu'Abouly dans la "rafle" de Vergt de Biron.

Les Forces Française de l'Intérieur FFI et les FTP ont participé à la libération de Bergerac, de Périgueux puis de Bordeaux et beaucoup ont continué la lutte contre l'occupant vers Royan et La Rochelle.

Les rapports entre les différents courants de la Résistance n'ont pas été, ici, aussi simples que voudraient le faire croire certains partisans (dans tous les sens du terme...)

Depuis la Libération, Capdrot a vu croître lentement le nombre de ses habitants qui sont aujourd'hui 507, mais il y a beaucoup de résidences secondaires, de gîtes ruraux et nos deux hôtels restaurants sont complets en juillet et août.

La construction du réseau d'eau potable, en partenariat avec le canton de Beaumont, améliora la sécurité sanitaire et le confort des habitants. La captation de la source de La Brame suffisait à cette époque. Un nouveau forage profond sur la commune de Gaugeac permet actuellement d'assurer la fourniture d'une eau de qualité.

Le réseau routier, destiné à l'origine aux charrettes, s'adapte peu à peu aux lourds véhicules nécessaires à la vie économique.

La création d'un syndicat de ramassage des ordures ménagères et d'une déchetterie sur la commune de Lavalade permet de rétablir la qualité de l'environnement et de la forêt.

Un "Sentier de découverte de la forêt de Capdrot" établi au *Boissec* permet aux groupes scolaires et aux touristes de se familiariser avec les différents aspects de la vie dans nos bois (champignons, gibier, sylviculture, huttes des feuillardiers et des charbonniers).

Quelques personnes originaires d'autres pays d'Europe sont venues se joindre à nous et habitent notre commune de façon permanente après avoir restauré de vieux bâtiments en gardant leur si bel aspect traditionnel. Leur présence est un signe de vitalité et d'espoir: les Anglais

sont particulièrement appréciés, il faut rendre hommage à Kate Taylor qui assura pendant des années une formation à la langue anglaise de nos jeunes écoliers.

L'implantation, aux portes de Monpazier, de la Maison de retraite peut donner une idée statistique de population vieillissante et d'un fort déséquilibre des décès par rapport aux naissances. En fait, la courbe démographique des autochtones est normale, il y a de nombreuses naissances et le développement de notre école en est la preuve. (il est vrai que la qualité de l'enseignement et du cadre de vie scolaire attire beaucoup de monde).

Les fouilles archéologiques effectuées sous la direction de Madame Caillat-Girardy, du Service Régional d'Archéologie à Bordeaux, avec le concours de l'AFAN(Mlle Dominique Bonnissent) et du Ministère de la Culture en 1994 et 1998 ont apporté de nombreuses preuves au dossier de cette très ancienne église, toujours debout malgré les destructions successives. Messieurs Emmanuel Payen et Benoît Melon, Architectes des Bâtiments de France ont beaucoup œuvré à la restauration de l'édifice qui résume en seul lieu au moins quatre mille ans de vie religieuse et de civilisation.

Le *Centre Européen d'Etude des Vierges Noires*, association implantée depuis peu à Capdrot, tisse une trame entre les différentes villes et villages d'Europe où il y eut une statue de Vierge Noire. Qu'ont voulu, par les côtés si particuliers de cette statuaire, exprimer nos ancêtres de l'an mil ?

A vous d'y réfléchir ...